tourna vers l'Espagne, et tous les peuples portèrent les yeux sur le point d'où jaillissait d'une façon si imprévue une lumière qui devait éclairer le monde.

LIVRE NEUVIÈME.

INVASION DE L'ESPAGNE.

SOMMAIRE.

Effet que produit la bataille de Baylen sur les déterminations des Français et sur les dispositions des Espagnols. — Retraite des armées françaises sur l'Ebre. — Insurrection de Bilbao. — Continuation des opérations devant Sarragoce. — Levée du siége. — Jonction du corps de Lefebvre-Desnouettes avec l'armée. — Campagne de Catalogne. — Observations sur les circonstances particulières à cette province. — Mouvement des troupes vers Lérida et Tarragone. — Combat de Bruch. Le détachement du général Schwartz rentre à Barcelone. — Le détachement du général Chabran revient de Tarragone à Barcelone. — La Catalogne entière levée contre les Français. — Coup de main de Duhesme sur la place de Girone. — Expédition du Llobregat et du Valles. — Préparatifs sur la frontière de France pour secourir le corps d'observation des Pyrénées-Orientales. — Ravitaillement du fort de San-Fernando de Figuières par le général Reille. — Tentative sur Roses. — Entreprise combinée sur Girone. — Ordre arrivé de Bayonne pour suspendre les opérations offensives. — Sommation et attaque de Girone. — Les Français se déterminent à lever le siége. — Récit de ce qui s'est passé dans les îles Baléares pendant l'insurrection de la Catalogne. — Débarquement de la garnison de Minorque. — Le marquis del Palacio proclamé capitaine-général et président de la Junte suprême. — Un détachement de troupes espagnoles se porte de Tarragone sur le Llobregat. — Escarmouches aux environs de Barcelone. — Les Espagnols arrivent en vue de Girone, la veille du jour où les Français avaient résolu d'en partir. — Combat. Abandon de l'équipage de siége, les troupes assiégeantes se retirent à Figuières et à Barcelone.

LIVRE SEPTIÈME.

❋

INVASION DE L'ESPAGNE.

❋

Les premières nouvelles des malheurs de Baylen arrivèrent à Madrid le 23 juillet, vagues, indéterminées, mêlées de fables et de circonstances invraisemblables. Les Espagnols y crurent, parce qu'on croit facilement à ce qu'on a désiré. Le dégoût qu'on avait pour le nouveau Roi, se fortifia de l'espoir de voir son règne finir sous peu de jours. Les généraux français rejetèrent comme apocryphes les récits dont la malveillance entretenait la multitude. Ils opposaient à ces récits la réputation personnelle de Dupont et l'incontestable ascendant des troupes de l'Empereur sur des bandes de révoltés quelque nombreuses qu'elles fussent.

Cependant la nouvelle ne tarda pas à prendre de la consistance. Les soulèvemens de la Manche se grossirent. Un convoi de cent cinquante malades, évacués du corps d'observation de la Gironde, fut massacré avec son escorte à la sortie du village de Villarta. Le 26, le Roi fit partir de Madrid le général Laval, de la division Frère, avec trois mille hommes et quatre pièces de canon, pour rouvrir la communication avec l'Andalousie. Un bataillon renforça la garnison de Madrilejos. La division du général Musnier eut l'ordre de se tenir prête à partir d'Ocaña, pour appuyer Laval. Mais celui-ci rencontra entre Tembleque et Madrilejos le capitaine Villoutreys, avec son escorte espagnole, et ayant acquis par lui l'affreuse certitude du désastre, il arrêta son mouvement et envoya demander de nouveaux ordres à Madrid.

Aussitôt le Roi assembla un conseil de guerre des officiers-généraux. Le maréchal Moncey qui, au premier soupçon du malheur de Bay-

len, avait conjuré le Roi de lui permettre d'y courir avec un corps d'armée, fut d'avis d'appeler Bessières, et de combattre tous réunis en avant de Madrid. Belliard, chef d'état-major général, dont l'opinion faisait autorité à cause de la justesse de ses vues et de sa longue habitude des affaires de guerre, opina pour concentrer les troupes sur Sarragoce, qu'on supposait pris ou près de l'être, pendant que le corps d'armée de Bessières tiendrait seul la ligne du Haut-Ebre. Le duc de Rovigo, prévoyant jusqu'où l'incendie allait s'étendre, et n'y voyant de remède que dans les déterminations puissantes de l'Empereur, proposa d'aller par la grande route de Bayonne au-devant des renforts, sauf à s'arrêter et prendre position en chemin, en prenant conseil des circonstances. Le duc de Rovigo, bien que depuis l'arrivée du Roi il n'eût plus le commandement en chef, avait conservé la haute-main sur les opérations. Son avis prévalut au conseil. La retraite fut décidée : on désarma les forts, on

évacua les hôpitaux sur Bayonne. Le général de division Musnier eut l'ordre de rassembler à Madrid les troupes restées à Ocaña, Tembleque et Madrilejos, en avant de cette capitale. La garnison de Ségovie eut l'ordre d'aller attendre l'armée à Buitrago. Bessières eut pour instruction de s'établir à Mayorga, jusqu'à ce que le Roi lui eût fait connaître ses intentions ultérieures, et de faire en sorte d'occuper Zamora, si la place était dans un état de défense qui permît à la garnison qu'on y mettrait, de tenir pendant quelque temps. Il fut prescrit au général Verdier de lever le siége de Sarragoce, ou bien d'évacuer cette place, si elle était déjà prise; d'envoyer à Pampelune l'artillerie de siége, les malades, et une garnison de deux mille soldats valides, et de se porter avec le reste de ses troupes sur Logroño, en passant par Tudela. L'intention de S. M. C., était-il dit dans les instructions données à chacun, est de concentrer tous ses moyens pour livrer une bonne bataille aux ennemis.

Tome IV Pages

Joseph réunissait le double caractère de Roi et de Général en chef. pour le chef des armées françaises, Abandonner Madrid, c'était une opération simple et de la nature de celles qu'amènent naturellement les chances de la guerre. pour le Roi d'Espagne, fuir de sa capitale huit jours après y être entré, deux jours après que les étendards de Castille avaient été arborés en son nom Royal, c'était pour ainsi dire renoncer à la couronne. Il fallait disposition triomphante. La foy des partisans était ébranlée. Joseph apprécia la position délicate des hommes publics et des grands de sa cour. Il leur laissa la liberté de faire ce prochain jugerait de plus convenable à ses intérêts ou de plus conforme aux idées qu'il attachait aux mots devoir et patrie.

Litho de Mantoux, rue du Pain St André N° 1

Seminar für osteuropäische Geschichte
K. k. Universität Wien

Joseph réunissait le double caractère de roi et de général en chef. Pour le chef des armées françaises, abandonner Madrid, c'était une opération simple et de la nature de celles qu'amènent naturellement les chances de la guerre. Pour le roi d'Espagne, fuir de sa capitale huit jours après y être entré, deux jours après que les étendards avaient été arborés en son nom royal, c'était pour ainsi dire renoncer à la couronne. L'esprit d'opposition triomphait. La foi des partisans était ébranlée. Joseph apprécia la position délicate des hommes publics et des grands de sa cour. Il leur laissa la liberté de faire ce que chacun jugerait de plus convenable à ses intérêts ou de plus conforme aux idées qu'il attachait aux mots devoir et patrie.

Heureux, dans ces temps de calamité, ceux que la médiocrité de leur condition exempte des obligations spéciales qui peuvent séparer un citoyen des autres citoyens, et disposer de son existence! Parmi les Espagnols qui entouraient le trône de Joseph, tous placés au pre-

mier rang de la société, soit par leur naissance, soit par la carrière qu'ils avaient parcourue, il n'en était peut-être pas un seul qui pût désirer une révolution violente, ni former d'autre vœu que le bonheur du pays. Tous cependant ne jugèrent pas l'avenir de la même manière. Les uns, comme Azanza, O'Farril, Urquijo, Campo-d'Alange, et tous ceux qui avaient le plus travaillé à la constitution de Bayonne, pensèrent que c'était peu du combat de Baylen pour ébranler le colosse de la France. Leur opinion recevait une nouvelle force de la sainteté des sermens qu'ils avaient prêtés librement, il y avait peu de jours. Persuadés que la morale ne peut varier comme les chances de la guerre, ils déclarèrent à Joseph qu'ils le suivraient partout. Les autres, et parmi eux on comptait les serviteurs les plus affidés de Ferdinand, tels que don Pedro de Cevallos, le duc de l'Infantado, le duc del Parque, prirent la résolution de rester à Madrid et de rejoindre les armées nationales. Quand ils avaient at-

taché leur existence à celle du prince nouveau, c'était dans l'espoir de faire pour lui, et par lui, le bien du pays. Ce bien-être, la nation le refusait. Son éclatante unanimité ne laissait pas de doute. La capitulation de Baylen leur révéla le secret de la force populaire, presque toujours ignorée des aristocrates et des hommes du pouvoir. Avec l'aide de l'Angleterre, il leur parut possible de résister à la France. Qu'importait d'ailleurs le succès ? La cause des Espagnols était juste et sacrée; le parjure envers les rois qui passent sur le trône, est une vertu quand on reste fidèle au pays qui ne passe pas.

La retraite commença le 31 juillet. Joseph ouvrit la marche avec les troupes de la garde impériale et la plus grande partie de la cavalerie. Le maréchal Moncey partit le lendemain, et fit l'arrière-garde avec le corps d'observation des côtes de l'Océan. L'armée suivit la route par Buitrago, Somo-Sierra et Aranda del Duero.

Joseph arriva le 9 août à Burgos, où il fit sa jonction avec le corps d'observation des Pyrénées-Orientales. Le maréchal Bessières avait reçu les ordres du roi à Puente de Orbigo. Il n'essaya pas de jeter dans Zamora une garnison qui eût été sacrifiée, et n'eût servi à rien pour les communications avec l'armée de Portugal. Il se replia sur Burgos par Valencia de Don Juan, Villalon et Palencia, sans s'arrêter dans les plaines de Mayorga, où son corps d'armée aurait été en l'air et isolé. Le Roi vint à Miranda avec les troupes qu'il amenait de Madrid. Le corps du maréchal Bessières prit lentement une position en colonne, de Burgos à Briviesca, occupant, par une garnison de deux cents hommes, le château de Burgos, et tenant sa cavalerie réunie à Gamonal, à une lieue en arrière.

Les Français ne furent pas suivis dans leur retraite par les armées ennemies. Bien que la difficulté de rassembler des vivres à temps pour une marche imprévue, amenât souvent des scè-

nes de désordre, il n'y eut pas d'exaspération ni d'assassinats. On vit même, entre Madrid et Burgos, des alcades faire ramener en charrette au camp français, des soldats restés malades sur la grande route.

Mais pendant que tout paraissait paisible sur le terrain qu'on quittait, le pays qu'on allait occuper commençait à s'agiter. Des insurgés de Navarre enlevèrent les boulets de la fonderie d'Orbaiceta à portée de fusil de la frontière de France. D'autres, sous la direction d'un habitant du pays appelé Legoaguerri, formaient aux environs de Larraga et de Lerin, des rassemblemens assez considérables pour forcer le général de brigade d'Agout, commandant à Pampelune, à envoyer contre eux une colonne mobile. A Tolosa, sur la ligne même de communication parcourue par les soldats allans et venans, éclata un commencement de soulèvement qui fut apaisé par le concours de la prudence de l'autorité civile avec la force militaire. Bilbao,

ville populeuse et commerçante au milieu des montagnes, habitée par un peuple fier et ami de l'indépendance, en communication continuelle avec les insurgés de Santander et avec les croisières anglaises, secoua l'obéissance de Joseph, forma une Junte, arma ses habitans et demanda des secours à John Hunter, consul anglais dans les Asturies. Celui-ci fit partir en toute hâte de Gijon, le major Roche avec une frégate et un brick chargé de douze pièces d'artillerie de campagne approvisionnées, cinq mille fusils, d'autres armes et quatre millions de réaux. Mais le convoi n'arriva pas à temps. Le Roi avait appris, avant d'arriver sur l'Èbre, l'insurrection de Bilbao. Alors se trouvaient à Vitoria trois vieux régimens, les quarante-troisième et cinquante-unième d'infanterie, le vingt-sixième de chasseurs à cheval et une batterie de quatre canons arrivant de France. Le général Merlin, officier français au service de Joseph, marcha à leur tête contre les insurgés. Bilbao bâtie dans une vallée étroite et profonde

n'est pas susceptible de défense. Les insurgés allèrent au-devant des Français jusqu'à une demi-lieue de leur ville. Le 16 ils furent culbutés, dispersés ; deux chefs et un bon nombre restèrent sur le champ de bataille. L'Anglais Roche alla se présenter devant Urdiales; mais les habitans effrayés de l'approche des Français, le prièrent de ne pas les compromettre, en débarquant dans leur ville ses dangereux présens. Pour achever de ramener la paix dans le pays, le Roi y envoya comme commissaire extraordinaire son ministre de la marine, l'homme le plus considérable et le plus considéré de Bilbao. Massaredo rassembla les députés des cent treize communes qui ont droit de vote à l'assemblée générale de la seigneurie de Biscaye, et leur fit jurer amour, fidélité, obéissance au roi Joseph Napoléon. Il n'y avait que la force pour garantir l'observation de sermens extorqués par la force.

La droite étant ainsi assurée, l'armée française s'étendit par sa gauche jusqu'à Logroño

pour rallier les troupes employées au siége de Sarragoce. Nous les avons laissées emportant d'assaut, le 4 août, une partie de la ville. Le lendemain on apprit que les débris de la colonne battue le 30 juillet à Osera par le général Habert, s'étaient grossis de plusieurs détachemens de soldats arrivés de Catalogne et d'une foule de paysans armés venus de Huesca, et qu'ils avaient pris position à Villa-Mayor. Lefebvre Desnouettes s'y porta et rejeta sur la rive gauche du Gallejo, ce qui avait déjà passé cette rivière. Mais n'ayant avec lui que deux faibles bataillons, le régiment de lanciers polonais et point d'artillerie, il ne se jugea pas assez fort pour attaquer la position de Villa-Mayor, et il appela à lui d'autres troupes et du canon. Ce renfort marchait le 6 pour le rejoindre, lorsqu'arriva au camp l'ordre du roi d'Espagne pour renoncer à l'entreprise de Sarragoce.

Verdier blessé à l'assaut avait remis le commandement actif à Lefebvre; mais les deux

généraux continuaient à diriger les opérations, de concert avec le colonel du génie Lacoste, aide-de-camp de l'Empereur. Ils firent repasser l'Èbre aux troupes, ne conservant à la rive gauche que la tête de pont. On ne pouvait pas penser à transporter en peu de jours et sans moyen de transport, de Sarragoce à Pampelune, un équipage de siége qui avait coûté un mois de temps et l'emploi des ressources de toute la Navarre pour le faire venir de Pampelune à Sarragoce. Il fut résolu que l'équipage serait détruit. Cette résolution et la levée du siége furent retardées d'une manière imprévue.

Plusieurs officiers de l'état-major du prince de Neuchâtel étaient répandus en Espagne, pour tenir le major-général au courant de ce qui se passait, presser et coordonner l'exécution des ordres généraux, et même au besoin résoudre les questions de conflit. Cette destination spéciale leur donnait, aux yeux des chefs militaires, une importance d'occasion plus grande que ne l'indiquait leur rang dans

l'armée. Un de ces officiers, Monthion, récemment nommé général de brigade, commandait à Vitoria; la levée du siége de Sarragoce, faite hâtivement et même avant que le Roi fût arrivé sur l'Èbre, lui parut funeste aux intérêts de l'armée. Il écrivit au général Verdier que, d'après les nouvelles de Madrid, le chef d'état-major général Belliard devait donner de nouvelles instructions; qu'il fallait en attendant regarder comme non avenues les dernières données, et que l'opération de siége devait être poussée avec vigueur.

D'après cette espèce de contre-ordre, tout resta stationnaire devant Sarragoce, mais on se garda bien de répandre du sang pour conquérir des ruines encombrées de cadavres et à demi incendiées, qu'on serait probablement obligé d'abandonner sous peu de jours. Il ne resta dans la ville que le nombre de troupes nécessaires pour défendre les maisons occupées. Cependant on continua à se tirailler à travers les trous dont furent percés les toits et

les murs. Le canon des batteries ne cessa pas non plus ses feux. Les murs d'enceinte furent démolis, et l'on fit, en arrière, des lignes fortifiées pour contenir les troupes, et des boyaux de communication avec les troupes restées dans la ville. La transition d'une offensive prononcée à une défensive presque absolue n'était pas sans danger. Les assiégés étaient instruits depuis huit jours de la victoire remportée par l'armée espagnole d'Andalousie. Leur communication avec le pays était entièrement libre par la rive gauche de l'Èbre. L'espoir d'une prompte délivrance augmentait encore l'énergie dont ils avaient donné des preuves si éclatantes, lorsqu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes.

Le 8, les troupes aragonaises se montrèrent à la rive droite de l'Èbre, comme si elles eussent voulu entreprendre sur la tête de pont. Les Français évacuèrent leurs blessés et leurs malades sur Pampelune, sous une forte escorte, dont partie fut destinée à former la garnison

de cette place, et le reste à assurer le point important de Tudela, contre les attaques de deux corps insurgés; on avait appris qu'ils se rassemblaient en force, l'un aux environs de Calatayud, l'autre du côté opposé du fleuve, près de Tauste. Le général Verdier suivit l'évacuation des malades à cause de sa blessure, et remit le commandement à Lefèbvre-Desnouettes.

Le 13 on reçut du quartier-général de Burgos l'ordre définitif de lever le siége et de prendre position à Milagro, au confluent de la rivière d'Alagon et de l'Èbre. On détruisit à la hâte l'attirail d'artillerie de siége, et l'on jeta les pièces dans l'eau. Le corps de troupes s'éloigna le 14, de Sarragoce, conduisant un parc de campagne de vingt-deux bouches à feu, dont plusieurs avaient été prises à l'ennemi, et vint en trois jours à Tudela. Le lendemain de son arrivée dans cette ville, on vit paraître quelques troupes espagnoles sur la

route par laquelle on était venu. C'était l'avant-garde des troupes de Valenciens et de Murciens, aux ordres des généraux Saint-Marc et Lamas, qui, grossie par le corps du baron de Versaye, formait un effectif de seize mille hommes, dont cinq à six mille anciens soldats. Cette armée dont le général Lefebvre-Desnouettes n'avait pas eu connaissance, entra dans Sarragoce vingt-quatre heures après le départ des Français, et ne fit que traverser la ville. Un escadron de cavalerie qui marchait devant elle, fut chargé, à Fontelas près Tudela, par les lanciers polonais, et rejeté sur les troupes avec perte d'un bon nombre de prisonniers. Les Espagnols quittèrent la grande route et longèrent les hauteurs vers Ablitas et Malon, comme pour aller à Tarazona. On supposa qu'ils marchaient par leur gauche pour se réunir à d'autres corps d'armée.

Le 20, les Français évacuèrent Tudela, et coupèrent une arche du pont. Lefebvre-Desnouettes établit son quartier-général et le gros

de ses troupes à Milagro. Le général Habert fut placé avec sa brigade et six pièces de canon à Caparroso, pour couvrir la grande route de Pampelune. Le lieutenant-général portugais Gomez Freire fut placé en intermédiaire à Villa-Franca, avec ce qui restait de Portugais qui n'avaient pas déserté. Dans cette position, le corps de Sarragoce formait la gauche de l'armée française de l'Èbre. Il fut réuni par le Roi au commandement du maréchal Moncey.

L'armée réunie sur l'Èbre était d'à peu près cinquante mille hommes d'infanterie et chevaux ; elle était fatiguée, non par les travaux et les dangers de la guerre, mais par le désappointement des expéditions avortées. Il n'y avait plus de confiance, excepté dans la petite armée de Rio-Seco. Les malades, soldats, officiers et même généraux, cherchaient à repasser les Pyrénées. Les vivres ne manquaient pas; le pays de la rive droite de l'Èbre, quoique pays de hautes montagnes, n'est pas abso-

lument dépourvu de ressources, et les troupes y arrivaient après la récolte. On vivait aussi sur les énormes approvisionnemens accumulés depuis un an. La stagnation des opérations militaires donnait le temps de pétrir les troupes, et de faire disparaître les anomalies de l'organisation.

Outre les cinquante mille hommes que Joseph avait ramenés sur l'Èbre, il y avait encore dans la Péninsule deux armées de Français, agissant à deux extrémités presque diamétralement opposées, la Catalogne et le Portugal. Bien que leurs opérations ne fussent pas immédiatement liées aux mouvemens des armées du nord, du centre et du midi, elles en ressentaient le contre-coup.

Pour traiter d'abord de ce qui concerne la Catalogne, nous avons laissé au mois de février Duhesme établi dans cette principauté avec un corps de treize mille Français et Italiens, qu'on appelait alors le corps d'observation des Py-

rénées-Orientales. Nous l'avons vu enlever par ruse les forteresses de Barcelone et de Figuières. Le capitaine-général Ezpeleta se donna la peine de rassurer, par une proclamation, ceux que la brusquerie des alliés avait effrayés. Il fit avancer par les caisses de la principauté, pour la solde des troupes françaises, des fonds qui furent rendus avec fidélité. Une légère discussion s'engagea entre lui et le général français, qui demandait qu'on formât des approvisionnemens extraordinaires dans la citadelle et le fort de Mont-Joui. Elle se termina à la satisfaction du dernier. Tous les ordres qui venaient de Madrid étaient concilians et pacifiques. C'était le temps où Napoléon, attendu d'un moment à l'autre, laissait encore flotter l'Espagne entre des craintes qui n'étaient que trop justifiées, et quelques espérances qui tenaient à la loyauté du caractère national.

La Catalogne est moins une province d'Espagne qu'un petit État soumis au sceptre

des monarques catholiques. Ce sont d'autres mœurs, une autre langue, une autre organisation sociale qu'en Castille. Elle diffère même tout-à-fait de l'Aragon, quoiqu'elle ait longtemps été soumise à ce royaume, après avoir perdu son indépendance. Nulle part ailleurs, dans la Péninsule, on n'a autant soif de la liberté et de l'indépendance. Nulle part ailleurs, les pères ne transmettent aux enfans plus de haine contre les Français leurs voisins. Ils leur reprochent de les avoir entraînés, pendant le dix-septième siècle, dans des révoltes continuelles contre les rois d'Espagne, et de les avoir abandonnés ensuite au ressentiment d'un maître outragé. Ils ne leur pardonnent pas de leur avoir imposé, au commencement du dix-huitième siècle, le roi qui a humilié leur orgueil et détruit leurs priviléges. La guerre de la révolution s'est faite, en Roussillon et en Catalogne, avec un acharnement et une barbarie qui n'ont pas été vus sur les frontières de la Navarre et de la Biscaye. La paix n'a pas produit

de rapprochement. La Catalogne, avec son long littoral et sa populeuse et commerçante capitale, est en rapport d'intérêts avec l'Angleterre. La guerre contre la France, au contraire, anime ses ports et l'inonde de capitaux. Elle s'appauvrit d'une alliance qui dessèche les sources et les débouchés de son industrie. Le système continental lui était odieux.

Ainsi l'intérêt froissé et le mécontentement général qu'avait répandu l'enlèvement déloyal des forteresses, rendaient l'insurrection plus imminente que dans le reste de l'Espagne. Si Madrid eût reçu le Roi nouveau avec enthousiasme, il est possible que la jalousie naturelle aux Catalans contre les Castillans, se fût réveillée. Au moins, on peut assurer que l'Angleterre, établie comme elle l'était dans les îles de la Méditerranée, n'aurait pas manqué de moyens pour soulever la Catalogne et y entretenir un foyer d'insurrection contre la puissance française.

Mais Madrid sonna le tocsin la première au

2 mai, et cette fois la Catalogne et la Castille confondirent leurs animosités particulières dans l'horreur qu'inspirait l'oppression étrangère. Le régiment d'Estramadure, qui faisait partie de la garnison de Barcelone, reçut de la Junte suprême de gouvernement, soumise aux volontés du grand-duc de Berg, l'ordre d'aller à Lérida. Les habitans de cette ville avaient déjà reçu l'impulsion de l'Aragon qui en est tout près. Se défiant d'un mouvement qui les mettrait à la disposition des troupes soldées, et de ceux qui en disposaient, ils déclarèrent qu'ils ne voulaient pas de troupes chez eux et se chargèrent de garder eux-mêmes leur ville. Le régiment d'Estramadure n'alla pas plus loin que Tarrega. Il se forma à Lérida une Junte provinciale, qui s'intitula Junte suprême de Catalogne et se mit en communication avec les Juntes de Sarragoce et de Valence. En même temps le peuple de Manresa déchira et brûla les proclamations de Murat, et les conventions frauduleuses de Bayonne.

Les Français ne s'étaient encore montrés que sur la grande route de Perpignan à Barcelone. Un faible bataillon était resté en garnison à San-Fernando de Figuières. Le reste de l'armée était cantonné le long de la mer de Mataro, jusqu'au Llobregat, mais la plus grande masse dans la ville de Barcelone; car le plus grand soin de Duhesme devait être de contenir une ville de cent trente-cinq mille habitans et une garnison de près de quatre mille soldats. Cette garnison consistait en un régiment d'artillerie et les gardes espagnoles et wallonnes, et le régiment des cuirassiers de Bourbon. Les soldats sortaient par bandes et en plein jour par les portes, et la nuit ils descendaient, avec des cordes, des murailles dans le fossé. Loin que l'autorité militaire française empêchât la désertion, elle l'encouragea sous main. Même le général Duhesme autorisa un bataillon des gardes espagnoles à sortir de la ville en ordre, pour aller à Villa-Franca. Le mal que pouvaient faire ces individus au dehors,

n'était pas comparable à celui qu'on devait en craindre au dedans, si cette force organisée, redoutable et composée de corps d'élite, venait à se mettre à la tête d'une population irritée, et à lui donner une direction.

Le corps des Pyrénées-Orientales eut bientôt sa part à remplir dans l'exécution du plan tracé pour la prise de possession de la Péninsule; on craignit d'autant moins de l'affaiblir, qu'on regardait la possession de la Catalogne comme assurée par l'occupation de Barcelone. L'Empereur envoya au général Duhesme l'ordre de porter quatre mille hommes sur Sarragoce, et autant sur Valence. Ceux-ci étaient destinés à pousser sur Carthagène aussitôt qu'on serait entré à Valence; les autres devaient s'emparer, chemin faisant, de Lérida. On donna la commission de Sarragoce au général Schwartz, qui eut sous ses ordres les trois bataillons du deuxième suisse, des bataillons italiens et napolitains, un escadron de

cavalerie et quatre pièces de canon. Le général de division Chabran eut l'autre mission, avec les septième et seizième de ligne, la brigade de cavalerie du général Bessières, et huit pièces de canon. Duhesme ajouta aux instructions du premier de faire un détachement pour châtier, par une contribution et des menaces, l'insurrection de Manresa, de détruire les moulins à poudre après avoir fait transporter à Barcelone la poudre fabriquée, de châtier aussi Lérida, d'emmener avec lui les Suisses s'il prenait cette ville, et de laisser à leur place cinq cents hommes de sa colonne dans le château. Au reste, il avait l'ordre de ne faire contre Lérida qu'un effort passager; Sarragoce était l'objet principal de sa marche. Quant à Chabran, il devait aussi mettre garnison dans Tarragone et emmener avec lui, de gré ou de force, le régiment suisse de Wimpfen, et quand il serait arrivé à Castellon de la Plana, le maréchal Moncey lui donnerait des ordres.